

ANALYSE ANTHROPONYMIQUE DES RECITS DE JEAN GENET

Kouamé Timoléon KOUADIO

Docteur ès Lettres

Université Alassane Ouattara, Bouaké-Côte d'Ivoire

timoleonkouadio2@gmail.com

Résumé

L'examen de l'anthroponymie dans les récits de Jean Genet s'intéresse aux liens qui unissent l'instabilité du nom propre de l'auteur et la mobilité géographique de ses rapports avec les différentes couches sociales. Par le biais d'une analyse morpho-sémantique des multiples appellations de l'auteur, l'on parvient à retenir que l'évolution des noms de l'écrivain dans les récits tire son essence de sa biographie brisée qu'il transcende par la sublimation à rebours pour s'ériger en personnages maléfiques et illustres.

Mots-clés : *Anthroponymie-nom-prénom-homonymat-biographie.*

Abstract

The examination of anthroponymy in Jean Genet's stories focuses on the links between the instability of the author's proper name and the geographical mobility of his relationships with different social strata. Through a morpho-semantic analysis of the author's multiple appellations, we find that the evolution of the writer's names in the stories draws its essence from his shattered biography, which he transcends by sublimation in reverse to set himself up as evil and illustrious characters.

Keywords : *Anthroponymy-name-first name-homonymity-biography.*

Introduction

Le nom propre expose incontestablement le meilleur paradigme de saisi de l'individu, quelle que soit la situation, la circonstance dans la vie réelle ou dans la littérature. Premier critère d'identification en tant que membre d'une communauté, il facilite ainsi son insertion sociale. Pour ce faire, il est presque

toujours investi par les écrivains pour créer leurs univers fictionnels.

Le choix singulier de concentrer essentiellement l'examen de cette étude sur le personnage principal de l'auteur Jean Genet dans chacune de ces œuvres romanesques, *Journal du voleur* [1949], *Miracle de la rose* [1946], *Notre-Dame-des-Fleurs* [1948], *Pompes funèbres* [1953]¹, est loin d'être fortuit. De père inconnu, celui-ci, dès sa naissance, porte dans la vie réelle, le patronyme de sa mère par défaut. Voilà pourquoi les questions de désignations et d'identifications se retrouvent au cœur de toutes ses créations. A travers celles-ci, il tente de s'authentifier par l'expression de sources et de modes divers de figuration nominale. Ceux-ci ne font que mieux faire apparaître les anthroponymes. De plus, le rapport constant à autrui dans lequel l'écrivain se trouve embarqué, amène forcément à parler des autres personnages avec lesquels il entretient un commerce.

Ainsi, la réflexion se nouera autour des questions suivantes : comment Jean Genet s'identifie-t-il dans ses récits ? Quels sont les procédés anthroponymiques qu'il utilise pour se mettre en scène ? Quelles sont les occurrences de ses appellations et quelles significations leur accorder ?

Cette aventure dans l'univers du nom propre de cet écrivain s'effectuera avec l'apport de la méthode linguistique, précisément dans son approche morpho-sémantique. Ce choix méthodologique prend également en charge l'histoire des noms propres de personnes. Elle fait nécessairement appel dans son étude à des disciplines extralinguistiques telles, la sociologie et la psychanalyse. Une attention particulière sera accordée à l'identification auteur-personnage-narrateur, au relevé des faits vécus, et aux règlements de compte afin de procéder à leurs analyses.

Le leurre onomastique créé par l'illusion référentielle impacte directement l'écrivain et l'engage socialement à chaque fois qu'il assume son nom. Parfois, il se glisse sous la peau de ses personnages en leur prêtant ses caractéristiques telles, sa naissance et sa filiation, ses origines sociales et religieuses, ses traits physiques, son statut social. etc. De temps à autre, il s'en démarque nettement.

I. - Jean Genet, le nomme

L'écrivain s'invite directement dans ses récits à travers le patronyme "Genet" qui est aussi celui de l'auteur. Il oblige tacitement le lecteur à rechercher parmi les pérégrinations du personnage, une attache avec le monde référentiel. Cela crée une forme d'auto-parenté.

1.1 - L'auto-parenté opportuniste

S'agissant de la quête de ses origines, l'écrivain invite plutôt à "réinvestiguer" vers *Genêt*², cet arbrisseau d'origine espagnol à fleurs jaune d'or odorantes aux propriétés diurétiques. Dans JV, l'auteur-narrateur évoque une fleur dont il serait issu : devant une filiation que le monde lui refuse, il se reconnaît de ce végétal, en éprouve une grande attirance et se proclame représentant vivant de toutes les fleurs, selon JV : Des fleurs de Genêts, j'éprouve à leur égard une sympathie profonde. Je les considère gravement, avec tendresse. Mon trouble semble commandé par toute la nature. Je suis seul au monde, et je ne suis pas sûr de n'être pas le roi – peut être la fée de ces fleurs. Elles me rendent au passage un hommage, s'inclinent sans s'incliner mais me reconnaissent. Elles savent

que je suis leur représentant vivant, mobile, agile, vainqueur du vent. (JV, 48-49).

Et d'ajouter un peu plus loin : "Par cette plante épineuse des Cévennes, c'est aux aventures criminelles de Vacher que je participe. Enfin par elle dont je porte le nom le monde végétal m'est familier. Je peux sans pitié considérer toutes les fleurs, elles sont de ma famille. (...) – je m'éloigne encore des hommes. " (JV, 49)

Naître enfant abandonné, naître rattaché à aucune racine parentale dès la sortie du ventre de sa mère, c'est naître vierge. Cet enfant n'a rien, n'est rien ; c'est un être trouvé. Il ne lui en fallait pas plus pour qu'il se recroqueville sur lui-même, pour qu'il se tourne vers les informations fournies par son sens intime. L'instant est parfaitement loisible de s'inventer des origines. Jean Genet s'est toujours réclamé de familles illustres. Il dit s'apparenter à de grandes familles aristocratiques aujourd'hui passéistes.

Le narrateur dans MR parle de la noblesse de son personnage en lui faisant endosser fermement la paternité de ses propos. Il opère une distanciation apparente avec son propre goût de la rêverie et de l'imposture. Pourtant, il ne fait que renier, en apparence, son propre penchant pour la noblesse : " Au fur et mesure que j'écris, le souvenir de cet enfant se précise. Il était royal à cause de l'idée souveraine qu'il se faisait de sa personne. " (MR, 295) Le masque tombe progressivement ; le personnage a fini par convaincre le narrateur de sa royauté. Or donc on ne naît pas noble ; on le devient avec Genet pourvu que l'on s'en donne le sentiment.

C'est en jouant au grenier que Divine/Culafroy découvre à travers un vieux livre, l'"*Histoire constitutionnelle et administrative de la France* par M. Capefigue " (NDF, 215). Après lecture, il apprend que le nom de famille de sa mère,

Ernestine, est, par pure coïncidence, Picquigny, nom d'une famille de nobles. Pourtant, le narrateur est catégorique sur les origines d'Ernestine et de ceux du village : " Mais elle n'était pas noble. Personne au village n'était noble, en tout cas personne n'en portait les traces." (NDF, 215) Malgré ce cinglant démenti, tous les descendants de Culafroy semblent connaître l'existence de cette légende et s'en enorgueillissaient. (NDF, 217)

Ernestine, elle-même semble vouloir entretenir l'idée murie par son fils. Elle aussi se recherche des racines nobiliaires : " Elle savait qu'elle mentait. Cherchant à s'illustrer par un lignage ancien, elle succombait à l'appel de la nuit, de la terre et de la chair. Elle se cherchait des racines." (NDF, 220) Dans ce registre, le narrateur se retrouve très proche de son personnage, et même de l'enfance de l'écrivain.

Depuis son enfance, Genet s'est toujours imaginé pauvre et abandonné ; le destin d'un être qui n'est pas né dans de bonnes conditions, mais dont les origines inconnues lui permettent d'interpréter et d'inventer des ancêtres au passé noble et royal à sa guise.

C'est toujours dans NDF que le leitmotiv généalogique se fait plus perceptible. C'est un exemple excellent d'interprétation du mystère des origines de GENET qui, décuple son pouvoir de les réinventer comme il voudrait, en aristocrates. Son snobisme s'inverse. La fabulation de la classe sociale parentale comble son désir de s'attribuer une parenté taillée sur mesure.

L'affirmation de l'ascendance de GENET est également manifeste dans PF. La mère de Jean D. rappelle ses origines en ces termes : "- Ma mère était très distinguée. C'était une mondaine. C'est moi qui ai hérité de l'aristocratie dans la famille. (PF, 11)

L'intervention de la mère fait suite à celle du personnage-racontant. C'est d'ailleurs lui qui nous dévoile les intentions de celle-ci quand elle s'efforce de retracer son origine

aristocratique. Cette prétendue origine mondaine ne prouve fondamentalement rien.³ Venant du narrateur Genet, elle est déjà frappée du sceau de la mystification généalogique. Pire, il avoue détenir plusieurs identités.

1.2 - Les multiples Genet, une imposture

Le narrateur Genet y emploie à la fois le nom et le prénom de l'écrivain : " Jean Genet ". Avec l'usage connexe de son prénom et de son nom, il est difficile de penser à quelqu'un d'autre qu'à lui : "Je veux dire que la solitude de la prison me donnait cette liberté d'être avec les cent Jean Genet entrevus au vol chez cent passants " (NDF, 305). Plus loin, il renchérit ainsi : " Aussi, mon goût de l'imposture, mon goût pour le toc, qui me ferait bien écrire sur mes cartes de visite : Jean Genet ; faux Comte de Tillancourt". (NDF, 306)

Cet aveu pour le masque et le maquillage répond à une stratégie propre du malfaiteur de paraître classe, de rehausser sa valeur, de se dissimuler et d'échapper à ses potentielles victimes ou poursuivants. Il assume à la fois son identité, s'impose et impose aux lecteurs, sa vision narcissique, voir schizophrénique du monde : finie la sujétion !

Dans PF, l'auteur-narrateur ne fait aucunement mystère de ses véritables noms malgré son attitude à se projeter dans l'irréel. En usant du pronom personnel " Je ", il se désigne lui-même par " Jean Genet " aux pages 201, 202 et 273. D'ailleurs il confirme l'audace et l'immortalité que lui donne la magie de l'écriture à propos de lui-même en ces termes : " Supposons que je tue à l'instant Jean Genet et qu'aussitôt de ce mort naisse Jean Genet...Je coupe ici ma vie. C'est fait. Je ne saurais regretter un futur qui ne serait pas. " (PF, 201-202)

L'écrivain prend une revanche certaine sur la vie qu'il n'a toujours pas vécu mais qu'il aurait souhaitée vivre grâce au procédé de l'imaginaire. Il jouit du plaisir de l'irréel dans son écriture qui lui confère plus d'audace, plus de courage dans une sorte de jactance. En retour, le narrateur avoue tacitement que " Jean Genet ", c'est lui ; que son nom détermine son existence sociale et qu'en dehors de celui-ci, il n'existerait pas. Notons dans ces propos, la présence à la fois du vécu et de la fiction qui garantissent l'immortalité littéraire du scripteur.

1.3 - Amour pour Jean, aversion pour Genet

Le patronyme "Genet", prononcé tout seul, apparaît plus dans les inflexions de la voix narrative que dans celles des personnages. Cette appellation confirme (si besoin en était encore) la parenté avec l'écrivain. Dissocié du prénom, il peut désigner n'importe quel membre de sa lignée. Le patronyme renforce l'illusion biographique. Objectif et impartial par essence, le nom de famille favorise la remontée vers une lignée brisée ou défectueuse, en tentant de l'accrocher à un pan qui le relie à la communauté des hommes. Ici l'écrivain est obligé de se contenter du patronyme de sa mère, celui que les hommes ont jugé bon de lui attribuer sans son avis : " Ma mère s'appelait Gabrielle Genet. Mon père reste inconnu " (JV, 48).

Le peu de références à ce patronyme dans les récits pousse à croire sa gêne certaine à se reconnaître ainsi et renforce sa tendance à se créer des identités. Plusieurs indices textuels attestent qu'il ne s'y résout que lorsqu'il y est forcé. C'est ce qui nous est donné de constater à travers les échanges qu'il eut avec un gâfe à l'attitude austère, dans le vestiaire de la centrale de Fontevault où chacun des prisonniers, fraîchement débarqués, devrait décliner à tour de rôle son identité. (MR, 15) Hormis le gâfe, représentant de la censure sociale (MR, 357) et la mère de Jean Decarnin, génitrice de celui pour qui il a dédié un livre (PF, 46), aucun autre personnage ne désigne l'écrivain par son nom

de famille ; cela sonne à ses oreilles comme une insulte perpétuelle qui retentit à répétition de la bouche de ceux qui prononcent "Genet".

Même les amis du narrateur-personnage évitent de l'appeler ainsi, de crainte qu'il révèle ses origines sociales. L'exemple parfait nous est fourni par le personnage Guy, l'un des détenus à la prison de la Santé, à la cellule de haute sécurité : " On a vu qu'il y avait un nouveau, c'était marqué sur la porte : Genet. Genet, on ne savait pas qui sait ! On ne te voyait pas arriver. On a compris que t'étais au mitard et on t'a fait passer des clops." (JV, 245)

L'emploi du nom patronymique termine une mort. Il crée dans les récits, une illusion sacrée qui affecte directement l'écrivain. Ce patronyme réveille en lui de perpétuels recommencements, les douleurs d'un passé virulent, les souvenirs d'une enfance d'où il a été absent, chassé et qu'il ne veut voir ressurgir dans son existence. Il accepte d'être ce qu'il veut cesser d'être ; il refuse d'être encore ce qu'il risque de devenir. Il coupe définitivement avec cet enfer patronymique malaisément localisable : " On vit sa mort, on meurt sa vie ; on se sent soi-même et un autre, (...) ". (Sartre 9)

Le prénom est un marqueur individuel, contrairement au nom. Celui de l'écrivain, " Jean ", entre dans une sorte de turbulence et renforce la confusion nominale chez le lecteur en assimilant l'auteur au personnage principal. Maintes fois présents dans les récits, il se déploie amplement sous ses variantes : "Jeannot " (JV, 134, 150, 211, 246,259 ...) ou sous sa version en Espagnol " Juan " (JV, 75).

Ces formes distinctes frisent la dissimulation et participent de l'axe du nommé. Elles sont l'attestation visible de son identité singulière. On peut " badiner " avec tout, sauf avec son prénom. Le narrateur Genet ne veut partager son identité avec personne. C'est l'appellation qui lui est personnelle et lui permet d'endosser lui-même ses pensées et ses faits.

JV est le livre dans lequel le prénom " Jean " est le moins prononcé. Il faudra attendre la page 178 pour y découvrir la première occurrence de cette désignation. Le prénom exprime le degré d'intimité et d'affection qui unissent ses amants homosexuels. Plus loin, Stilitano tente lui aussi de reconquérir Genet en jouant sur la fibre sentimentale de celui qui vient de lui avouer qu'il ne l'aime plus. Sûr de son charme sur son amant, Stilitano lui rétorqua : " Jean, ça me plaît que tu sois culotté ". (JV, 301).

L'emploi limité du prénom de l'auteur dans JV est suppléé par "Je". Ce pronom personnel a le pouvoir constituant de le transformer en matière constituée ; ce qu'il décide lui-même de faire de son existence et non ce que les autres ont prévu pour lui. Dans tous les cas, c'est à lui et à lui seul qu'il revient de décider.

Nombreux sont ses amis qui le désignent par son prénom. Ce sont en autres : " Rasseneur " (MR, 26), " Bulkaen " (MR, 84, 85, 98, 142, 241), " Pierrot " (MR, 109), " Seck Gorgui " (NDF, 186, 191) ou le personnage " Jean " (MR, 15), (NDF, 88, 304). Ces protagonistes sont presque tous issus comme lui, de l'univers de la prison, du monde des marginaux et de la vermine. Il est solidaire d'eux et vit jusqu'à l'extrême, leur vie sordide et hasardeuse. L'auteur-personnage se satisfait lui-même parfaitement de ce prénom, toutefois que la latitude lui est offerte pour se désigner selon son bon vouloir. A maintes reprises, il a soutenu s'appeler Jean, chaque fois que la question sur son identité lui a été posé librement :

- Comment t'appelles-tu ? me demande le maître d'hôtel.
- Jean.

Et que la première fois qu'il eut à m'appeler à l'office, il cria : « Jean ». D'entendre mon prénom me fut si bon. (NDF, 278)

Le personnage Guy, un voleur violent, déclare sa loyauté et sa dévotion au narrateur en tuant quelqu'un pour lui, pourvu qu'il le lui demande. C'est la désignation "Jeannot " qu'il

choisit pour s'exprimer : " - Je peux descendre un type. Si tu veux je le bute, je le saccage ton mec. T'as qu'à me le dire. Hein, dis Jeannot, tu veux que je le descende ? " (JV, 260) Cette appellation est réitérée à la page suivante

Avec l'expression " Mon petit Jeannot " (MR, 89 - JV, 247), l'écrivain change de témoin. Par le procédé du renversement, il cherche désormais à se découvrir à partir du prisme de ses congénères de la pègre, à travers des yeux qui fouillent la pénombre mais qui lui renvoient l'image de sa conscience.

L'écrivain, identifié par son nom d'auteur, assume sans réserve un récit fictif à travers le respect du pacte autobiographique. Ce pacte consacre dans le corpus, sa signature et garantit le critère d'homonymat. Le lecteur est contraint d'établir un rapprochement entre ces différentes instances autobiographiques et la fiction des faits.

II - Jean Genet, le renommé ou le surnommé

Non résolu à se présenter totalement, le narrateur prend l'initiative de se laisser découvrir, insidieusement, par le biais de ses personnages. Sa narration supposée factuelle, balance, sournoisement, vers la fiction. Malgré cet écart, ces êtres virtuels partagent avec l'écrivain, des traits psychologiques et comportementaux semblables.

II.1 – L'identité déformée

La dissimulation de son identité le révèle sous d'autres aspects et contribue à entretenir chez le lecteur non averti, le trouble et le doute. L'auteur-narrateur cache officiellement son identité, mais reste toujours perceptible sous des surnoms ou des sobriquets. Dans le corpus, le relevé suggère, " Jean le Tatoué " et " Jean le Torturé " (MR, 35) ou encore, " Jeannot les cravates " (MR., 44) comme aiment à l'appeler ses amants et ses nouveaux

amis. Soulignons au passage, l'usage de la majuscule qui débute les termes " Torturé " et " Tatoué " qui les érige en célébration d'une humanité déclinante et décadente. Transi par le regard des hommes, Jean Genet mérite amplement de subir une cure. Forme de réinvestissement en programmation, l'enfant martyr subit une sorte de reprogrammation pour le contraindre à ressembler aux autres, au public. Pour n'être personne, il est normal qu'il soit le jouet de tous.

Quand le narrateur se retrouve abusivement désigné par " Plantagenet " à son arrivée à la centrale de Fontevault par un gâfe zélé, cela s'inscrit dans une tonalité purement ironique. Feignant de n'avoir pas entendu son nom "Genet" pourtant bien articulé, ce gardien de prison insiste délibérément sur " plantagenet⁴" juste pour l'intimider, l'agacer et le décontenancer. (MR, 15) Pour avoir préféré de ne plus poursuivre la conversation, il ne fait pas de doute que cette blague n'est pas du goût du prisonnier.

Le changement volontaire de nom par le narrateur n'est pas du tout surprenant au regard des activités illicites auxquelles il se livre. Cette attitude confirme son renoncement à une identité connue, pour se camoufler en plusieurs autres, et passer incognito. Dans JV, il avouera lui-même avoir régulièrement porté plusieurs fois des noms différents. Ceux-ci gardent néanmoins tous une proximité d'avec sa vraie désignation. De " Jean Gallien " à " Jean Genet ", il s'agit des mêmes initiales J.G. qui reviennent : " Moi-même, n'en suis-je pas, avec celui que Jean Gallien que je porte aujourd'hui à mon quinzième ou seizième nom ? " (JV, 147-148).

II.2 – L'identité transmutée

Ici, l'identité véritable de l'auteur et de certains de ses personnages reconnaissables à l'état civil se dévoie

complètement. Le lecteur se retrouve précipité vers des noms transformés ou nouveaux, sans référent biographique direct avec Genet. Les personnages ont pourtant des traits comportementaux socialement reconnaissables en l'écrivain. Ce jeu de pistes sollicite constamment la sagacité du lecteur, embarqué malgré lui dans une quête d'indices souvent contradictoires pour déterminer qui parle, qui raconte, qui s'implique dans le texte et à quelle fin le fait-il. De ce fait, naît une identité troublée, floue et hypothétique faite de souvenirs, de fragmentations, d'inventaires et de contextualisations. Face à ce brouillage, le lecteur se demande : qui est qui ?

Au cours de la narration, il arrive que le même personnage soit renommé plusieurs fois par la narration et porte ainsi des noms différents. Ce changement de noms aboutit très souvent à un changement d'état ou d'attitude du personnage à un moment donné. C'est le cas avec Culafroy-Divine, personnage principal de NDF. Ces deux vies fictives semblent renvoyer à celle de l'écrivain.

Dans la première instance, l'enfance de l'adolescent Lou Culafroy dans l'œuvre rappelle étrangement celle de l'écrivain en divers points. Genet multiplie les déclarations qui tendent à assimiler son passé à celle de Culafroy, gamin du village d'Alligny Morvan où il passa une partie de son enfance. Dans la seconde instance, le personnage du travesti Divine n'est autre que le prolongement de la première existence ayant atteint l'âge adulte

Ainsi, Louis-Culafroy-enfant et Divine, Divine, "homme sorti de l'enfant Culafroy qu'il n'avait cessé d'être" (Héron 48), sont des êtres imaginaires mais si réels. L'histoire du travesti de Montmartre constitue la matière-prétexte de sa propre histoire. Il confirme son attachement à son héros doublement nommé. De cette transmutation, il ne s'en cache pas ; il le confesse clairement dans NDF en ces termes : " Si de moi je fais Divine, d'eux je fais ses amants : Notre-Dame-des-

Fleurs, Mignon, Gabriel, Alberto (...)" (NDF, 306). Ce processus de substitution onomastique de l'identité de l'écrivain à celui de ses personnages se poursuit avec celui de Mignon, amant principal de Divine : "Et puis, au fond, est-il nécessairement que je parle aussi directement de moi ? Il me plaît davantage de me décrire dans les caresses que je réserve à mes amants. Il s'en fallait de peu que ce nouveau Jean ne devint Mignon." (NDF, 307)

Pris en flagrant délit de vol puis incarcéré, le narrateur dit ceci de Mignon lors de l'enregistrement avant son entrée à la prison de Fresnes : " Il dut alors dire son nom, le nom de sa mère et le prénom jusqu'alors secret de son père " (NDF 289-290). Plus de doute possible, même si les prénoms sont différents : Mignon ressemble, au niveau de sa filiation, trait pour trait à Genet. Le personnage devient ainsi le lieu d'accomplissement et de réalisation de l'auteur-personnage qui transpose son nom, " Jean Genet" en " Divine " comme en " Mignon ", des personnages qu'il s'est inventé pour son propre usage en leur prêtant ses traits biographiques. Il projette dans l'histoire de la personne créée, une situation imaginaire.

L'écrivain se construit avec des images et des idées qu'il a de soi. Ainsi, le "Je" qui écrit appose un masque sur le "Je" qui est dans le texte : il l'embellit, il cache certains détails et en accentue d'autres ; en un mot, il affabule. Le personnage de Divine illustre bien ce chevauchement des identités par cette boutade : " Que m'importe ce que pense X... de la Divine que j'étais. Qu'importe à moi le souvenir qu'il garde de moi. Je suis une autre. Je serai chaque fois une autre. " (NDF, 357) Le personnage proclame son intention de se métamorphoser de façon instantanée et illimitée. Cette liberté avec laquelle il change lui permet d'être toujours en devenir et de se balancer d'une identité à une autre. Il s'instaure une double disjonction : entre l'écrivain et le personnage inventée d'une part, entre le monde réel et le monde représentée d'autre part.

Ernestine, mère biologique de Culafroy-Divine ne manque pas de troubler plus d'un. En effet, elle incarne la mère monstrueuse, le mauvais archétype de mère. Les relations entre son fils et elle sont si distantes dans l'œuvre qu'elles frisent l'abandon, pareillement à la vie vécue de Genet (qui n'a pas connu sa mère). Ernestine ne revit son fils devenu Divine que bien plus tard à Paris où elle le devina presque instantanément. Voici ce qu'en dit le narrateur de NDF : Ernestine ne se disant jamais, " C'est la chair de ma chair " (NDF, 364). Quant à Divine, elle ne se disait jamais non plus, " C'est pourtant celle-là qui m'a chié " (NDF, 364). Le dernier mot de cette citation concentre à lui seul, toute la colère et le mépris du personnage pour sa génitrice. Et pareillement, pour quiconque connaît la vie réelle de Genet, sous le nom d'Ernestine se cache Gabrielle Genet, la véritable mère de Jean Genet, mère indigne et irresponsable.

L'écrivain vient de se recréer une mère. Il s'invente également une histoire aussi vraie que possible en lui substituant adroitement le nom et le prénom de la vraie. J'accepte volontiers de revivre l'histoire à moi imposée, mais j'en reste le maître en revisitant les noms des protagonistes. Je mets qui je veux, où je veux dans mon monde à moi et vous l'impose ! Cette intrusion de l'imaginaire dans le récit n'est rien d'autre qu'un hommage que les mensonges rendent à la réalité selon le point de vue de Philippe Lejeune, où " tout le monde se déguise en soi-même » (Lejeune 69). La transmutation des noms propres se prolonge dans MR avec le personnage de Divers. Ce phénomène fait se côtoyer fiction et récit personnel. Le pouvoir de création de Genet vient de se déporter d'un récit à l'autre.⁵

L'écrivain se confond toujours parmi les assassins, les figures célèbres et les créatures de fiction. " Je ne suis que par eux qui ne sont rien, n'étant que par moi. " (JV, 106) Cette sorte

d'incarnation pousse des fois le narrateur à se retrouver des affinités avec tous les voyous et autres criminels par l'évocation de l'âme de son ami Jean D. : " Plus l'âme de Jean est en moi – plus Jean lui-même est en moi – et plus j'ai de goût pour les vauriens sans grandeur, pour les lâches, pour les salauds, pour les traîtres." (PF, 105)

Ces créations de personnages à la fois aléatoires et nécessaires célèbrent le triomphe de son vouloir. Fiction-fabulation et écriture de soi se retrouvent également dans ce texte. En s'incorporant en ses héros, tous issus du monde interlope, Jean Genet n'a nullement l'intention de participer au changement de la société. Bien au contraire, il a choisi de la respecter à la lettre en restant là où le monde l'a mis, là où la loi a décidé qu'il soit. Il déploie toute son énergie pour perpétuer l'ordre social qui l'exclut. De l'amour haineux et désespéré qu'il ressent, il faut une rigueur totalement parfaite pour que le Mal puisse triompher du Bien.

III - A propos de l'anonymat

Il arrive chez l'écrivain Genet, ce désir de manifester son pouvoir de création en passant sous silence la véritable identité de certains de ses personnages facilement reconnaissables. C'est souvent au moyen d'initiales qu'il les désigne pour camoufler leurs identités soit pour les protéger, soit pour se protéger lui-même d'éventuelles poursuites judiciaires. Pour illustration nous avons, " G.H. " (JV, 172) ou " B.R. " (JV, 241) dans le JV : " Depuis que je connais ces mots, moi-même j'entre chez G.H. " (JV, 172).

Par moments, l'abréviation en majuscule porte sur le nom, sur le prénom ou sur le titre de distinction de l'autorité. Cela donne une intensité particulière au nom qui ne renvoie plus à une personne identifiable avec précision et ouvre une large porte à interprétations subjectives. C'est le cas avec " Maurice

R. " (JV, 279), " Pierre W. " (JV, 280), " Albert et D. " (JV, 172), " AM..., G... ", " G... " (JV, 257) et " S.M. le Roi, S.M la Reine, LL.A.R. les Princes de France " (MR, 110) : "Afin de retrouver en soi – par des gestes qui les nient ou les veulent détruire – les cambrioleurs séduisants, dont les occupations, le métier me chargent, Maurice R. invente et les applique, des trucs contre eux." (JV, 279).

Genet n'a aucune envie que la personne cachée derrière cette lettre " R " soit sue. Il brouille ainsi le processus d'identification afin de demeurer le seul à posséder la clé de décodage de ses noms cryptés. D'autres fois, le personnage est identifié par des points de suspension seulement, comme dans cet exemple-ci : " ... " (JV, 119).

Il évoque, mais jamais ne nomme, l'existence de ce jeune marin fusillé avec d'autres condamnés pour trahison. Il avoue pourtant lui avoir dédié son livre NDF et préserve son identité. " Enfin, un enseigne de vaisseau, encore enfant, trahissant pour trahir : on le fusilla. Et c'est en l'honneur de leurs âmes que j'écris mon livre " (NDF, 10).

Genet réemploie ce nom là où ses souvenirs onomastiques semblent lui faire défaut. D'ailleurs il n'en fait aucun mystère quand il confesse à propos du capitaine de La Galère, un bateau présent dans l'œuvre : " De celui qui commandait La Galère de mon enfance, le visage m'est à jamais perdu et, pour vous en parler avec précision, j'ai le droit, pour modèle, de me servir d'un beau soldat allemand". (Héron 40)

En clair, on le saura plus tard, le beau soldat allemand dont le nom a été " délicatement " occulté dans MR et reconnaissable dans la description de Divers ne serait, en réalité, selon Pierre-Marie Heron, qu'Erik Seiler, le tankiste allemand et amant de Madame Decarnin dans PF L'identité de ce personnage remplace celui du capitaine et permet de donner une vie à ses exploits. Cet emploi exige du lecteur, une grande capacité de

reconnaissance liée à la possession d'une parfaite culture historico-biographique de l'écrivain.

Conclusion

L'étude de la mise en scène de Genet autour des noms de ses personnages l'a placé dans une position ultra dominante dans le corpus. Cette ressemblance avec l'identité de l'auteur s'établit dans l'analogie avec le patronyme et/ou le prénom de l'auteur à l'état civil ; et d'autre part, dans le rapprochement des traits de personnages (réel ou inventés) pour lesquels il refuse vertement d'assumer les dires par l'usage de son nom. Il se charge d'être à la fois créateur, racontant et acteur principal de ses récits.

Données fondamentales dans l'identification de l'homme, de son groupe social et de sa communauté, l'auteur a évoqué les traits distinctifs qui le singularisent et l'individualisent. Par l'usage de son nom et de son prénom à l'état civil dans la diégèse, il a revendiqué courageusement son histoire. Ces repères biographiques lui ont permis d'accepter, puis de surmonter sa crise de la quête des origines et de son passé sociologique déplaisants qu'il portait comme un fardeau. Dialectiquement, il parvient à rattraper sa vie. Il s'abaisse, ramasse ses frustrations comme une pierre et les lance à la face des hommes qu'il considère comme ses bourreaux.

Usant d'un travail de composition osée qui met à mal les noms des personnages historiques, il s'arroge les traits de certains par substitution, transposition, superposition ou parfois même par distanciation. C'est ainsi qu'il se construit une personnalité en se prolongeant en ses protagonistes. Il assume parfaitement les actes de ses hétéronymes en tant que créateur, en développant en eux des éléments de sa propre vie, avant de les absorber et de les transcender. Le fait de n'être ni tout à l'un, ni tout à l'autre fait de lui tout à la fois. Par ailleurs, la mise en texte de l'écrivain nous semble parodique car, vouloir dire la

vérité ne signifie pas tout dire ; cela revient à interroger la mémoire et à faire nécessairement des choix.

Longtemps boudées à tort par les récits modernes, les études d'anthroponymie gagneraient à connaître un nouvel intérêt littéraire. Le nom reste et demeure un désignateur rigide de l'identité sociale et institutionnelle. Il favorise la nomination du même objet en n'importe quel univers possible, dans la constance diachronique ou dans l'unité synchronique par-delà la multiplicité des positions occupées.

Notes

¹-Pour une manipulation plus commode du corpus, nous désignerons les œuvres par les initiales respectives suivants : *Notre-Dame-des-Fleurs* (NDF), *Miracle de la rose* (MR), *Journal du voleur* (JV), *Pompes funèbres* (PF).

²-Pourtant, le patronyme qui figure partout sur les livres et autres ouvrages et qui désigne l'écrivain, s'écrit toujours sans accent circonflexe sur le second " e ". N'est-ce-pas encore une preuve supplémentaire des nombreuses volte-face de l'écrivain ?

³-Beaucoup de femmes mondaines n'étaient que les maîtresses de quelques riches hommes qui les finançaient et leur donnaient ainsi accès à la vie mondaine. Or, l'aristocratie s'hérite par lien de sang. Pensons par exemple à Manon Lescaut, maîtresse frivole du chevalier Desgrieux dans le roman *Manon Lescaut* de l'Abbé Prévost. C'est le chevalier qui est d'origine aristocratique, pas sa bien-aimée.

⁴- Les Plantagenet sont une famille royale issue du mariage de Geoffroy V dit Plantagenet, fils de Foulques V d'Anjou (Isère, France), avec Matilde l'Emperesse, fille d'Henri 1^{er} de Normandie. La lignée des Plantagenet s'est éteint officiellement depuis l'exécution d'Edouard Plantagenet (1745-1499) par Henri VII. Il subsisterait toutefois une branche batarde de cette lignée dont l'aîné serait Henry Somerset (1958), 12^{ème} Duc de

Beaufort. N'est-ce pas de cette branche qu'il serait question dans les allégations du gâfe dans l'œuvre ?

⁵-Selon Heron, Genet a remplacé le personnage de " Robert Bulkaen " par celui de " Guy Lucien " dans MR ; " Guy " a lui-même pour l'équivalent vivant " [Lucien Noppé] " (Héron 39) ; et selon Moraly, " Lucien " n'est autre que l'" ancien collaborateur de Genet " (Moraly 237) dans la vie réelle.

Références bibliographiques

Genet, Jean. *Journal du voleur* (2002), Paris, Gallimard.

Genet, Jean. *Miracle de la rose* (2002), Paris, Gallimard.

Genet, Jean. *Notre-Dame-des-Fleurs* (2002), Paris, Gallimard.

Genet, Jean. *Pompes funèbres* (2000), Paris, Gallimard, collection l'Imaginaire.

Casper, Marie Claude, et al. (2007), « Choisir un nom de famille...une approche disciplinaire des implications de la réforme du nom. » *l'Homme* n° 179, EHESS, 2006, URL : <https://www.cain.info/revue-l-homme-2006-3-page201.htm>.

Dichy, Albert & Fouché Pascal (1988), *Jean-Genet, Essai de chronologie ,1910-1944*, Paris bibliothèque de Littérature Française Contemporaine de l'Université de Paris VII.

Doubrovsky, Serge (1980), « Autobiographie/vérité/psychanalyse » in *L'Esprit créateur*, vol. 20, n°3, Minnesota, automne.

Dubois, Jean (2012), *Le dictionnaire de linguistique et sciences du langage*, Larousse.

Chavarie, Hugo (2011), « Moments autofictionnels dans l'œuvre romanesque de Philippe Djian, Autobiographèmes factuels et métadiscursifs », *Tangence, Enjeux critiques des écritures (auto) biographiques contemporaines*, n° 97 Autonome.

Gasparini, Philippe (2016), *Poétiques du je, du roman autobiographique à l'autofiction*, Lyon, P.U.L.

- Héron, Pierre-Marie (1996), « Il faut mentir pour être vrai. Et même aller au-delà. La part du faux et de la fiction », *Europe*, n° 808-09.
- Kremer-Marietti, Angèle (1978), *Lacan et la rhétorique de l'inconscient*, Paris Aubier Montaigne.
- Lejeune, Philippe (1996), *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, collection poétique.
- Mattuissi, Laurent (2002), *Fiction de l'ipséité, essai sur l'invention narrative de soi (Beckett, Hesse, Kafka, Musil, Proust, Woolf)*, Genève, Droz.
- Mauriac, François (1953), *Écrits intimes*, Paris, Gallimard.
- Moraly, Jean-Bernard (1988), *Jean Genet, la vie écrite*, Paris, La Différence.
- Moraly, Jean-Bernard (1986), « Les cinq vies de Jean Genet. Quelques éléments nouveaux pour une biographie de Jean Genet », in *Revue d'histoire de théâtre* Vol. 38, n°3.
- Ricœur, Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- Sartre, Jean-Paul (2004), *Saint Genet, Comédien et martyr*, Paris, Gallimard.
- Stewart, Harry E. (1977), « Jean Genet: Bogus Count of Tillancourt. » in *The french_review*. Vol. 50, n°5. *Baltimore, MD, USA*.
- Ubersfeld, Anne (1996), « Écriture de la maîtrise. » *Europe*, Vol 74, n° 808-09., Août-Septembre.